

## L'humanité déchue. Jonathan Swift et les Yahous

CORIN BRAGA

---

*Si la génitrice correspond  
au Paradis de la Genèse,  
le cloaque est un correspon-  
dant de l'Enfer.*

---

### Corin Braga

Professeur en littérature comparée et doyen, Faculté des Lettres de Cluj, directeur de **Phantasma**, Centre de Recherche sur l'Imaginaire. Livres publiés : **Le Paradis interdit au Moyen Âge. La quête manquée de l'Éden oriental** (2004), **La quête manquée de l'Avalon occidentale. Le Paradis interdit au Moyen Âge – 2** (2006), **Du paradis perdu à l'antiutopie aux XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles** (2010).

**L**ES COMMENTATEURS sont en général d'accord pour dire que Jonathan Swift s'identifiait aux intérêts et à l'éthique de l'Église anglicane, qu'il sentait menacée autant par les presbytériens, les puritains, les luthériens et tous les autres protestants, que par les « athées, les déistes, les sociniens, les anti-trinitariens et autres sous-divisions de libres penseurs ». <sup>1</sup> Avec une appréhension psychanalytique envers la sexualité et les fonctions du corps, Swift paraît s'être barricadé dans une attitude défiante et encratite envers les enthousiasmes et les débordements de « ce » monde. Contre l'optimisme renaissant il a reforgé, dans des moules beaucoup plus acides et sarcastiques, le pessimisme anthropologique augustinien, les « *contemptus mundi* », « *tedium vitae* » et « *memento mori* » clamés par les théologiens de la Contre-Réforme. <sup>2</sup>

En Angleterre, la réaction anti-Renaissance des hommes de l'Église s'est cristallisée dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Les projets hétérodoxes et anomiques de plusieurs sectes millénaristes radicales ont rendu l'État circonspect envers toute

fiction théologique ou utopique clamant la construction d'une cité idéale sans l'aide de Dieu (et, évidemment, encore moins de ses lieutenants sur terre, l'Église et la Monarchie). Keith Thomas signale que l'enseignement religieux officiel de l'époque était centré sur l'idée que l'homme est essentiellement imparfait. La félicité absolue n'avait été goûtée que par Adam et Ève en Éden et ne sera obtenue que par quelques élus après la mort dans les cieux. Dans l'intervalle, l'homme se débat dans sa condition déchue, avec la nature contre lui, sans aucune chance d'établir un second jardin divin sur terre.<sup>3</sup>

Cette idéologie, en accord avec celle du Concile de Trente, se retrouvait dans plusieurs textes théoriques et de fiction anglais dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. George Gascoigne, dans le *Tambour du Jugement* (*Drum of Doomsday*, 1576), se plaignait de la décadence de l'humanité. Phillip Stubbes, dans *L'anatomie des abus* (*The Anatomie of Abuses*, 1587), déclarait que la corruption du monde était telle que l'Apocalypse ne pouvait plus tarder. Joseph Hall, dans *Virgi demiarium* (1597) déplorait l'âge d'or passé, en contraste flagrant avec le monde contemporain, alors que dans *Mundus alter et idem* (1605) il donnait de notre civilisation une image allégorique infernale. Godfrey Goodman reformulait dans *La chute de l'homme* (*The Fall of Man*, 1616) l'expression doctrinaire de la nature déchue de la race humaine.<sup>4</sup> Enfin, Anthony Burgess réaffirmait *The Doctrine of Original Sin* (1659) : « L'homme est abominable et dégoûtant aux yeux de Dieu, et ainsi il devrait l'être dans ses propres yeux. Par ce qu'il est, l'homme naturel ne devrait pas se supporter soi-même, à cause de cette nature pécheresse répugnante qui adhère à lui : on voit bien combien la doctrine pélagienne qui clame la pureté de la nature humaine est contraire aux Écritures. »<sup>5</sup>

L'archétype incontestable des races monstrueuses et antiutopiques, le symbole même de la condition humaine déchue, est représenté par les Yahous de Jonathan Swift. Dans *Les Voyages de Gulliver* (1726), Swift envoie son protagoniste dans des « contrées lointaines », au delà du Japon, dans le Pacifique, rencontrer des peuples qui héritent de différentes formes de monstruosité de la tératologie médiévale. Les Lilliputiens et les Brobdingnagiens des deux premiers voyages sont les successeurs des pygmées et des géants de la grande tradition, « contemplés » à travers les instruments optiques inventés par les savants du XVII<sup>e</sup> siècle, la lunette et le microscope. Évidemment, la monstruosité physique est surdéterminée par l'allégorie morale, la petitesse et la grandeur connotant la moralité et le savoir des peuples respectifs. Dans son *Micromégas* (1752), Voltaire portera la parabole physique à la limite de l'absurde et de l'irreprésentable, les voyageurs astraux ayant des dimensions exagérées, simplement incomparables et ridicules face aux terriens.

Le troisième voyage de Gulliver met en scène des créatures dont la difformité est plus subtile, visant non l'anatomie, mais le rapport entre les composantes totales de l'être humain, le corps et l'âme. Laputa, l'île volante, et l'Académie

de Lagado, la capitale de Balnibarbi, abritent respectivement des populations affectées de deux disproportions animiques symétriques. Grands astronomes et mathématiciens, vivant dans leur plateforme anti-gravitationnelle comme dans une tour d'ivoire, les Laputiens souffrent d'une inflation de l'intellect, d'une acromégalie de l'âme rationnelle, qui les rend incapables de se coupler à la réalité courante. Symétriquement, les inventeurs et les projecteurs de Lagado, bien qu'apparemment régis par la faculté combinatoire et d'invention, manquent en fait d'esprit, de raison et même de bon sens. Ils sont en quelque sorte des « dé-cérébrés », égarés dans le labyrinthe de la matière, qu'ils s'efforcent de comprendre et d'exploiter dans des inventions sans sens.

Les deux contrées suivantes, Glubbudubdrib et Luggnagg, jouent sur une autre monstruosité : les anormalités touchant la temporalité et la chronologie de la vie des races exotiques asiatiques, comme les *macrobbii* (individus à longue vie), les *microbbii* (individus ne vivant que huit ans et engendrant à cinq ans) ou les hommes vivant leur âge à l'envers, de la vieillesse à la jeunesse.<sup>6</sup> Les nécromanciens de Glubbudubdrib (L'Île des sorciers ou des magiciens) invoquent les esprits des morts pour les utiliser dans diverses besognes et corvées. Les Struldbruggs de Luggnagg sont des immortels, à la différence près que la suspension de la mort n'empêche pas l'enlèvement dans la décrépitude et la déchéance physique et mentale d'un âge toujours plus grand.

À travers ces deux races, Swift s'en prend à la vieille obsession de l'humanité concernant l'immortalité, dans ses deux formes complémentaires, l'immortalité de l'âme et l'immortalité du corps. La survivance de l'âme et l'accès à une condition supérieure était la promesse eschatologique centrale de la plupart des religions anciennes, à partir des diverses formes de chamanisme et des religions mythologiques jusqu'aux cultes à mystères orphiques-pythagoriciens et au christianisme (ses alternatives hérétiques et gnostiques incluses). Dans ces conceptions, les chamans, les braves, les héros, les initiés, les justes, les pieux, les élus devenaient, après la mort, des esprits-ancêtres, des daïmons hyperchthoniens ou hypochthoniens, des dieux et des génies, des saints. Ils rentraient dans une communauté d'êtres ayant une condition bien supérieure à celle des humains sur terre. Ces sociétés eschatologiques constituaient une sorte d'utopies théologiques, où la transcendance spirituelle avait la même fonction (ô combien rehaussée !) que le progrès technologique et social-administratif dans les utopies.

Gulliver professe justement ce type d'attentes en ce qui concerne le statut des morts. Quand le nécromancien de Glubbudubdrib lui offre la possibilité de contempler les figures insignes du passé, les premiers spectres qu'il invoque sont ceux d'Alexandre, Hannibal, César, Pompée, Brutus. Le sénat romain lui apparaît, à la première vue, comme « une réunion de héros et de demi-dieux ». Le protagoniste a même l'occasion de se construire un panthéon personnel, composé de Brutus, Junius, Socrate, Epaminondas, Caton et Thomas More, « sex-

tumvirat auquel tous les siècles du monde ne pouvaient ajouter un septième ». <sup>7</sup> Au premier abord, l'autre monde de Glubbudbrib paraît donc bien remplir sa fonction de pépinière de modèles humains et caractériels, tels que les évoquait William Temple dans ses *Vertus héroïques*. <sup>8</sup>

Mais à mesure qu'il a l'opportunité de discuter plus longtemps avec les fantômes et de refaire des généalogies et des histoires, Gulliver désenchante rapidement. La compagnie des grands personnages s'avère être la longue liste des « destructeurs, des tyrans et des usurpateurs » de l'histoire universelle. Leur pouvoir et leur gloire avaient été gagnés par « le parjure, l'oppression, la subornation, la séduction, la fraude, les viles complaisances, et d'autres turpitudes ». Les dynasties, dont les historiens offrent des images si flatteuses, dévoilent des origines sordides, qui expliquent « pourquoi certaines familles ont le nez long, d'autres le menton pointu, d'autres le visage basané et les traits effroyables, d'autres les yeux beaux et le teint blond et délicat ; pourquoi, dans certaines familles, il y a beaucoup de fous et d'étourdis ; dans d'autres, beaucoup de fourbes et de fripons ». <sup>9</sup> Ces découvertes amènent Gulliver, contre son gré dirait-on si on ne savait qu'il est un porte-parole à revers de Jonathan Swift, à avoir « moins d'estime et de vénération pour la grandeur ».

Sa conclusion est que « les trônes ne peuvent se soutenir que par la corruption », ce qui revient à une condamnation en bloc de la civilisation européenne historique. L'amplification en nombre et fonctions, la diversification et spécialisation, les gains en complexité de la société humaine vont de pair avec une dégringolade de la morale et une déchéance physique de la race humaine. On dirait que le mal accumulé dans l'histoire débouche et se décharge ponctuellement dans le présent, que le monde actuel est le cap final d'une involution anthropologique : « je vis avec douleur combien, depuis cent ans, le genre humain avait dégénéré ; combien la débauche, avec toutes ses conséquences, avait altéré les traits du visage, rapetissé les corps, retiré les nerfs, relâché les muscles, effacé les couleurs, et corrompu la chair des Anglais. » <sup>10</sup> Le déclin physique des Européens, résultant de l'effondrement éthique de toute une civilisation, mène directement à et prépare l'introduction, dans le dernier voyage de Gulliver, de la figure des Yahous.

Le royaume de Luggnagg, avec ses Struldbruggs immortels, s'attaque à un autre fantasme sotériologique, celui de l'immortalité corporelle. Plus ancienne que les eschatologies spiritualistes, l'idée de survivance dans la condition physique renvoie à des rituels archaïques d'inhumation et de momification, dont la « position du héros » dans les funérailles des chefs du néolithique proche-oriental. <sup>11</sup> Ce scénario avait survécu en des formes acculturées dans les légendes chrétiennes médiévales, où il avait inspiré des quêtes initiatiques du jardin de Dieu. Comme nous l'avons démontré dans deux volumes consacrés aux voyages au Paradis terrestre, la théologie judéo-chrétienne, posant une distance infranchissable

entre Créateur et créature, avait forclou la possibilité d'aboutissement de ces expéditions. À l'exception d'Hénoch et d'Élie (les uniques individus admis dans le jardin d'Éden après le péché), tous les autres ne peuvent plus espérer à l'immortalisation physique, dans leur condition actuelle. L'humanité doit passer en bloc par la mort, comme compensation et absolution du péché, et c'est seulement après, dans une condition rénovée, qu'un autre paradis, l'Empyrée céleste, lui sera ouvert.

Par la parabole des Struldbruggs, Jonathan Swift conforte le dogme très orthodoxe de la « bonne mort » prêchée par l'Église.<sup>12</sup> Au premier moment, Gulliver est convaincu que les immortels des Luggnagg sont les bienheureux spécimens d'une mutation anthropologique touchant à la condition mortelle. « Heureuse nation », s'exclame-t-il, « dont tous les enfants à naître peuvent prétendre à l'immortalité ! Heureuse contrée, où les exemples de l'ancien temps subsistent toujours, où la vertu des premiers siècles n'a point péri, et où les premiers hommes vivent encore et vivront éternellement. »<sup>13</sup> Comme tous les quêteurs du paradis et comme maints utopistes, Gulliver est rendu euphorique par la perspective d'avoir atteint la fontaine de jouvence. Il commence à se fantasmer en immortel, programmant ses réserves supposément infinies de temps pour devenir « le plus savant homme de l'univers », « un magasin vivant de connaissance et de sagesse », « l'oracle de la nation ».

Bien plus, il voit dans cette condition adamique récupérée le remède à la déchéance historique de l'humanité. Comme nous l'avons noté, Jonathan Swift adhère en arrière-plan au dogme chrétien du péché originel, qui fait que l'histoire de la civilisation soit « un progrès de la corruption du genre humain ». C'est justement par le témoignage des époques anciennes, plus vertueuses, que les Struldbruggs devraient pouvoir aider l'humanité à maintenir le *status quo*, à empêcher « notre espèce de dégénérer comme elle fait de jour en jour ». Le contrôle de l'avenir par les Struldbruggs devrait être un antidote au désenchantement provoqué par les spectres de Glubbdubdrib. La ligne de continuité entre l'origine et l'avenir tracée par l'immortalité devrait offrir au moment présent, éphémère et fugace, une plateforme de sauvetage et de stabilité.

Hélas, les révélations faites par les Luggnaggiens ruinent rapidement les illusions messianiques de Gulliver. Les Struldbruggs ne sont malheureusement pas figés par l'immortalité dans une condition de jeunesse et de vigueur éternelle, mais dans la condition de vieux hommes, avec toutes les misères et les faiblesses du grand âge. En plus, la fixation dans l'infirmité et l'impotence les rend entêtés, bourrus, avarés, chagrins, babillards, incapables d'amitié, sans plaisirs. À partir de quarante-huit ans ils sont regardés comme « morts civilement », leurs biens sont partagés entre les héritiers et ils sont remis à l'aide de l'État. Autrement dit, l'immortalité des Struldbruggs revient non à une transcendance

de la nature déchue, mais à un blocage pour l'éternité dans le stade le plus bas et le plus pénible de la condition d'Adam, celui juste d'avant la mort.

C'est pourquoi les Struldbruggs maudissent leur sort et leur plus grand désir est celui de pouvoir mourir. Cette morale apparaissait déjà dans les légendes médiévales sur les Hyperboréens et autres races de *macrobii* qui, après une vie heureuse et sage, formulaient eux-mêmes le désir de s'étendre. Swift renverse le sens de l'adagio du « *memento mori* » et du « *mors certa, hora certa sed ignata* ». À travers l'expérience des Struldbruggs, la mort n'apparaît plus comme le grand épouvantail de la vie, mais comme sa conclusion désirable. Paul-Gabriel Boucé est de l'avis que l'épisode « fait fermement de notre fin inéluctable la garantie *sine qua non* de la liberté humaine ». <sup>14</sup> Contemplant ces morts-vivants, réduits à une impuissance chronique, Gulliver confesse qu'il a perdu tout à fait l'envie de devenir immortel. Ses hôtes l'invitent même à envoyer en Europe un ou deux Struldbruggs, « afin de guérir mes compatriotes de la crainte de la mort ». <sup>15</sup>

Il ne faut pas s'étonner qu'après ces deux visites, Gulliver conçoive « une basse idée de l'humanité ». Le monde des esprits, tel qu'il apparaît dans l'évocation des morts, la *nekya* accomplie par le gouverneur à l'intention de son hôte, est un cloaque infernal. Au lieu d'être corrélée avec un espace paradisiaque, l'île antipodique de Glubbudrib a une communication ombilicale avec l'Enfer des tyrans. Le monde des Struldbruggs est, à son tour, une société où la dégénérescence physique de l'être humain atteint à son ultime stade et en est figée pour l'éternité. Le passé des morts et l'avenir des « immortels » sont des antiutopies temporelles qui bloquent les deux directions du vecteur de l'histoire et détruisent les espérances d'évasion du présent.

Jonathan Swift oblige l'homme à assumer sa condition déchue, corrompible et mortelle, bref sa condition lapsaire. Le comble de cette vision anthropologique pessimiste est représenté par les Yahous, découverts par Gulliver lors du quatrième voyage. Si dans les expéditions antérieures, le doyen irlandais s'attaquait au délire de grandeur utopique et aux prétentions de transcendance de la nature humaine, ramenant les héros-démons et les immortels à la condition d'homme faillible, dans la dernière aventure il va beaucoup plus loin, rabaisant cette fois l'homme à la condition de la bête. Après avoir ruiné les espérances liées à l'axe du temps (retour dans un passé vertueux ou construction d'un avenir sage), il procède maintenant à la compromission de l'axe hiérarchique de la création, en renvoyant l'humanité au point plus bas de la grande chaîne des êtres qui va de l'animal à l'ange.

**P**OUR DONNER cette image radicalement défaitiste de la race humaine, Jonathan Swift recourt de nouveau à l'imaginaire tératologique du Moyen Âge. Les Yahous sont à la fois des troglodytes (ils creusent « des trous pro-

fonds avec leurs ongles sur les flancs des terrains élevés, et ils se couchent dans ces trous », des ichtyophages (« ils nagent dès leur enfance comme des grenouilles, et peuvent rester longtemps sous l'eau, où ils prennent des poissons »), des anthropophages, des cynocéphales (puisqu'ils ne parlent pas, mais aboient et grognent) et évidemment des hommes sauvages : « leur poitrine, leur dos et leurs pattes de devant, étaient couverts d'un poil épais : ils avaient de la barbe au menton comme des boucs ; mais le reste de leur corps était sans poil, et laissait voir une peau d'un brun fauve, et une longue raie de poil descendait sur leur dos. »<sup>16</sup> Courir aussi vite que les prédateurs, monter aux arbres comme les singes, se nourrir de racines, de la chair de chien, d'âne et de charognes, vivre nus, incapables d'être éduqués (« les Yahous sont les animaux les moins susceptibles d'instruction, leur capacité n'allant jamais au-delà de traîner ou de porter des fardeaux »), sont autant de caractéristiques qui, selon un anthropologue de l'Âge classique comme Gaspar Schott, rangent les Yahous dans la classe des bêtes.<sup>17</sup>

Un auteur plus optimiste, Rétif de la Bretonne en l'occurrence, encouragera ses « hommes volants » à discerner dans les espèces mi-humaines mi-bêtes de l'hémisphère austral surtout la composante humaine. À quelques exceptions près (les hommes-serpents, les hommes-grenouilles), toutes les autres races semi-anthropomorphes découvertes par le « Dédale français » (hommes-boucs, hommes-singes, hommes-éléphants, hommes-lions, etc.) sont assimilées à l'humanité, le protagoniste faisant même des plans de brassage génétique qui devraient les amener à une condition convenablement humaine. C'est que toutes ces races ont des lueurs de raison, qui les rendent capables de communication et de progrès.

Les Yahous de Swift, en revanche, sont déclarés exempts de la moindre intelligence. Or, toute la grande tradition classique et patristique, d'Aristote à Thomas d'Aquin, avait posé l'âme raisonnable comme la caractéristique humaine péremptoire, comme le véritable don fait par Dieu à sa créature. Quintilien avait défini l'homme comme « *animal rationale* », formule qui se retrouvait dans les manuels de logique du XVII<sup>e</sup> siècle. Appliquant le raisonnement d'un Gaspar Schott, selon lequel les animaux n'ont point la raison que nous concédons à l'homme (« *non habent vero, qualem homini concedimus* »<sup>18</sup>), Gulliver ne peut inférer rien d'autre que les Yahous appartiennent à la zoologie. D'ailleurs, bien avant de s'accorder le temps de réfléchir et de tirer des conclusions théoriques, le personnage confesse avoir eu envers eux des sentiments irrépressibles de répulsion et de rejet : « En somme, ces animaux me semblèrent les plus laids et les plus dégoûtants que j'eusse jamais vu, et aucune autre espèce ne m'avait fait éprouver une antipathie aussi prononcée. »<sup>19</sup>

Le protagoniste ne manque pas d'offrir des suppositions sur l'origine des Yahous. Selon une tradition des Houyhnhnms, « les Yahous n'y avaient pas été de tout temps, mais que, dans un certain siècle, il en avait paru deux sur le

haut d'une montagne, soit qu'ils eussent été formés d'un limon gras et glutineux, échauffé par les rayons du soleil, soit qu'ils fussent sorti de la vase de quelque marécage, soit que l'écume de la mer les eût fait éclore ; que ces deux Yahous en avaient engendré plusieurs autres, et que leur espèce s'était tellement multipliée, que tout le pays en était infecté. »<sup>20</sup> Cette légende racontée par les chevaux raisonnables est une réécriture burlesque du mythe de la Genèse. Seulement, les deux Adam et Ève yahous ne paraissent avoir bénéficié que de la moitié du processus de création. Ils sont bien faits de limon ou de boue, ce qui explique leur nature corporelle grossière, excrémentielle, mais ils n'ont pas reçu l'esprit de leur créateur.

Cyrano de Bergerac aussi s'était amusé au compte de la Bible, imaginant sur un satellite du soleil une race d'hommes accouchés par des « apostumes » de bourbe. Faits de matière brute, les Yahous n'ont pas eu la chance d'être choisis comme réceptacles de l'esprit. Bien plus grave, s'ils ne sont atteints par les « lumières divines » c'est parce qu'ils ne sont plus les créatures d'une divinité créatrice. Fils peut-être de la nature, de la Terre Mère, ils n'ont plus un Dieu au dessus d'eux pour leur garantir le statut d'êtres supérieurs, d'élus de la création. Sevrés de la transcendance, ils participent aux ténèbres les plus immondes de la substance amorphe. L'image et la ressemblance de Dieu n'ont pas été empreintes en eux.

Cependant, une hypothèse plus scientifique exposée par un sage Houyhnhnm, à laquelle Gulliver ne saurait qu'adhérer, veut que les Yahous soient les descendants d'un couple d'Européens abandonné par leurs semblables navigateurs. Le peuplement de l'île par des Yahous deviendrait dans ces conditions une robinsonnade à large échelle, dans laquelle un couple adamique a engendré toute une tribu. Toutefois, dans le processus de colonisation, ce ne sont pas les hommes qui auraient rehaussé la nature à la civilisation, mais ce sont eux qui auraient dégénéré au stade de bêtes. Sans ressources, obligés de vivre à la manière des animaux, ils seraient devenus sauvages et farouches, « les êtres animés les plus détestables sous tous les rapports ».

Comme la preuve invoquée par le Houyhnhnm en support à sa théorie est Gulliver lui-même, le protagoniste est obligé d'accepter, contre son gré, qu'il soit à son tour un « vrai Yahou » et que ces haïssables apparitions soient « des créatures de mon espèce ». D'habitude, les utopistes offrent leurs Utopiens en exemple aux Européens, soulignant la différence entre la vertu et l'ingéniosité d'une population privée de la révélation et l'immoralité et la déchéance de la société chrétienne. Gulliver part des mêmes prémisses, puisque, à la première rencontre avec les chevaux intelligents, « surpris de voir ces bêtes se comporter ainsi, je me dis à moi-même : puisqu'en ce pays les bêtes ont tant de raison, il faut que les hommes soient les plus sages de la terre ». <sup>21</sup> Or, avec la découverte de ces Yahous parfaitement décérébrés, le pays austral se transforme d'une possible utopie humaine en une antiutopie abominable.

Moins qu'un haut dédain envers le primitivisme des populations exotiques,<sup>22</sup> Jonathan Swift renvoie par la figure des Yahous une critique démolisseuse à ses compatriotes. Les hommes-bêtes des antipodes sont un étalon négatif qui, au lieu de marquer la « dégénération inexplicable » des descendants du premier couple naufragé et l'excellence de l'homme civilisé, mesure par contre le degré additionnel de perversion des Européens face aux primitifs austraux. À écouter son protégé décrivant la civilisation du Vieux Monde, le maître Houyhnhnm juge que les Yahous d'Europe sont pire que ceux de son pays. Le procédé déjà stéréotypé de l'étranger posé comme miroir de soi permet à Jonathan Swift, par l'intermédiaire de son protagoniste « naïf » et « bien intentionné », de présenter ses semblables comme une compagnie patibulaire de « mendiants, filous, pipeurs, parjures, flatteurs, suborneurs, faussaires, faux témoins, menteurs, fanfarons, mauvais auteurs, empoisonneurs, astrologues, tartuffes, folliculaires, libres-penseurs ».<sup>23</sup>

Avec une disposition acide et véhémement, traitée parfois de misanthropique et paranoïaque, Jonathan Swift n'épargne aucune critique à notre civilisation. Le réquisitoire est d'autant plus grave, apprécie le Houyhnhnm, que, à la différence des Yahous austraux, qui agissent selon les pulsions animales, les Européens prétendent à « certaines lueurs de la raison ». Or, c'est justement ces portions d'intelligence qui, au lieu de tempérer et de corriger les mœurs, sont mises au service des vices et du mal. D'où la conclusion du Houyhnhnm que « la raison corrompue était pire que l'état de brute complet ».<sup>24</sup> Si les Yahous étaient finalement excusables de leur méchanceté par leur statut animal, les Européens sont mis en cause justement pour leur mauvais emploi de la raison.

Et même dans le cas des Européens, le Houyhnhnm, qui n'est pas au courant du dogme du don divin de l'âme raisonnable, doute qu'il ne s'agisse que d'« apparences de raison » et que des individus comme Gulliver ne fassent que « contrefaire l'animal raisonnable ». Le plus probable est que le « naturel de l'Yahou » est si mauvais qu'il corrompt les lueurs d'intelligence qui peuvent se faire jour en la bête. En fin de compte, « les imperfections de l'esprit vont de paire avec celles du corps »<sup>25</sup> et à la laideur anatomique correspond bien la perversion morale. Le Yahou « physique » austral trouve sa contrepartie dans le Yahou « moral » européen qui, en pervertissant l'usage de la raison, réussit le double tour de bafouer le don du Créateur et de contrevenir à la loi naturelle. L'Européen est « un animal maudit avec suffisamment de raison pour devenir plus répulsif et plus dangereux que les Yahous ».<sup>26</sup>

Cela montre que la disposition mordante et railleuse de Jonathan Swift vise plus loin que l'amélioration de la civilisation contemporaine. D'habitude, l'existence même du témoin austral sert à stabiliser la critique et à rassurer la position du narrateur européen. Des sages Garamantes d'Antonio de Guevara (*Relox de principios*) au chef Tahitien de Diderot (*Supplément au Voyage de Bougainville*),

les contre-modèles des Européens sont là, pour témoigner de l'existence d'une alternative, pour suggérer que rien n'est encore perdu pour l'humanité. Chez Jonathan Swift, le roi de Brobdingnag déjà, avec sa taille colossale, opinait que les petits habitants de l'Ancien Monde se trouvent dans une impasse culturelle finale. Or, quand les témoins de la dégénérescence humaine sont des chevaux raisonnables, alors que les Yahous austraux et les Yahous européens sont les maillons de la même chaîne phylogénétique, c'est la race même qui est damnée.

Si Gulliver accepte que « l'honneur de mon espèce ne valait pas la peine d'être ménagé »,<sup>27</sup> c'est que Swift est sceptique envers la condition humaine en général. Ce scepticisme, bien qu'autant nourri par les idées de l'Illuminisme naissant que par les appréhensions et les humeurs personnelles de l'auteur, a une souche chrétienne. Fondamentalement Jonathan Swift est, malgré ses exagérations sado-masochistes portées jusqu'à l'absurde, un défenseur de la doctrine du péché originel. L'homme est un Yahou parce qu'il hérite la corruption provoquée par la désobéissance d'Adam, parce que le mal travaille en lui autant au niveau corporel qu'au niveau spirituel. Il est vrai que, comme le note Charles H. Hinnant, Swift présente une « version sécularisée de la chute », puisque ce n'est plus le mal extérieur, personnifié par le diable, mais le mal intérieur, naturel et moral, qui rebaisse l'homme.<sup>28</sup> Coupable d'ignorer les deux guides que sont la nature et la raison, instances qui pourraient corriger ses déficiences, l'homme est un être irrémédiablement et sans espérance déchu.

Dans les dialogues entre Gulliver et son maître Houyhnhnm sur la condition des Yahous, les deux font à plusieurs reprises des considérations qui évoquent le péché originel. Les Yahous sont les seuls êtres du pays austral qui souffrent de différentes maladies. En un mot, la prédisposition malade est appelée par les chevaux savants « *hnea-yahou* », le mal des Yahous. Ce mal généralisé touchant spécifiquement l'espèce humaine est le lot revenu à Adam après l'exil d'Éden. Chez les Yahous austraux, il est expliqué par « la saleté et [...] la gourmandise de cette bête vorace ».<sup>29</sup> Chez les Yahous européens, il est un « effet de notre intempérance », qui pousse à la consommation de nourritures et stimulants nuisibles.

Cependant de tels commentaires ne convainquent pas le Houyhnhnm, qui juge impossible que la nature, dont les ouvrages sont toujours parfaits, ait permis que les maladies s'attaquent à des corps sains. Même la mort souvent pénible des Yahous lui paraît suspecte et inexplicable, puisque les Houyhnhnms, quant à eux, s'éteignent d'une manière sereine, sans jamais souffrir de douleurs ni d'agonies. Pour que la nature des Yahous soit si délabrée, suggère le cheval raisonnable, il doit y avoir une autre explication que les causes physiques. Le « naturel de l'Yahoo » n'a pas de pair dans le règne de la nature, il doit être le résultat d'une faute plus grave, métaphysique.

La corruption physique s'accompagne et en définitive n'est que la conséquence de la perversion animique. Après le péché, Adam a perdu la souveraineté amiable sur les animaux et en général la communication emphatique et harmonieuse avec toute la nature. De même, à la différence des autres créatures, les Yahous sont poursuivis par une « antipathie naturelle que tous les animaux ont pour ceux de notre espèce ». <sup>30</sup> Pire encore, l'animosité et la violence des animaux est la moindre calamité, puisque les plus grands prédateurs des Yahous sont leurs semblables : « Les Yahous, disait-il, sont connus pour se haïr les uns les autres, plus qu'ils ne haïssent aucune autre espèce d'animal ; et l'on expliquerait ordinairement ce fait par la laideur de leurs formes, qu'ils voient dans le reste de leur race, mais non dans eux-mêmes. » <sup>31</sup>

La métaphore la plus poignante de la condition lapsaire des Yahous est représentée par les excréments. <sup>32</sup> Dès son arrivée dans le pays austral, Gulliver est bombardé par ces « maudites bêtes », ses congénères, avec leurs ordures. On dirait que le protagoniste subit une sorte de messe noire. Si l'eucharistie chrétienne permet à l'homme de rentrer dans la grâce et l'esprit, l'« échange symbolique » de déjections corporelles intègre le protagoniste dans le monde de la chair, de la matérialité la plus vile. Un jeune nourrisson yahou, très agressif, ne manque pas de le fécaliser aussi, ce qui consomme le « baptême inverse » de Gulliver dans la condition de Yahou.

Les images excrémentielles de Jonathan Swift ont été expliquées par une obsession scatologique, par une fixation anale, bref par une névrose personnelle de l'auteur. <sup>33</sup> Cependant, elles ont de multiples fonctions symboliques et morales. Jae Num Lee voit dans la place accordée par Swift à l'analité une « attaque contre l'échec de la raison et, bien sûr, contre l'orgueil » humain. Les éléments scatologiques symbolisent la défaite des héros trop vaniteux, à la limite de l'homme qui veut dépasser sa condition. Ils ont même une fonction cathartique, obligeant l'homme à accepter sa nature animale. Bref, « Swift emploie les excréments humains comme un symbole pour la corruption physique et morale. » <sup>34</sup>

Les déjections du corps sont une conséquence directe et une allégorie préméditée du péché originel. <sup>35</sup> « *Inter feces et urinas nascimur* », disait saint Augustin, pour rappeler à l'homme sa conformation pécheresse. Ce thème a été repris à satiété à l'Âge baroque. Le révérend John Bradford affirmait dans ses *Méditations* que le corps « est pour l'âme rien qu'une prison, très étroite, puante et sale ». John Hooper, évêque de Gloucester et Worcester, contemplait l'homme « ainsi qu'il est, un infâme morceau de terre avec beaucoup d'orgueil et de pompe ». <sup>36</sup> John Donne disait dans un sermon : « Entre cette gelée excrémentielle de laquelle est fait ton corps à la naissance et cette gelée dans laquelle le corps se dissout finalement, il n'y a pas de chose plus fétide et putride dans la nature. » Jeremy

Taylor présentait l'homme comme un « vaisseau de fumier, une puanteur de corruption et, par naissance, un esclave du démon ».<sup>37</sup>

La proximité anatomique de la génitrice et du cloaque est le meilleur emblème de la chute. Comme le montre Jean-Michel Racault, « la fameuse vision excrémentielle qui parcourt toute l'œuvre de Swift [...] n'a rien à voir avec la célébration rabelaisienne des fonctions du corps. Elle relève d'une dérision sarcastique qui s'inscrit dans un discours positiviste sur la condition humaine, celui des moralistes classiques – Swift est un grand lecteur de La Rochefoucauld –, celui surtout de la théologie augustinienne, qui rappelle volontiers les tares inhérentes à la nature déchue et les dégradantes promiscuités qui souillent notre être biologique. »<sup>38</sup> Si la génitrice correspond au Paradis de la Genèse, le cloaque est un correspondant de l'Enfer.<sup>39</sup> De l'utopie à l'antiutopie, c'est la distance du vagin à l'anus. □

## Notes

1. Louis A. Landa, *Swift and the Church of Ireland*, Oxford, Clarendon Press, 1954 ; Irwin Ehrenpreis, *Swift : The Man, His Works, and the Age*, vol. 2, Cambridge (Massachusetts), Harvard University Press, 1967, p. 285-286.
2. Pour la réaction des Églises établies contre la *Weltanschauung* de la Renaissance, voir Jean Delumeau, *Le péché et la peur. La culpabilisation en Occident (XIII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Fayard, 1983 ; Ioan Petru Couliano, *Eros et Magie à la Renaissance. 1484*, avec une préface de Mircea Eliade, Paris, Flammarion, 1984.
3. Keith Thomas, « The Utopian Impulse in Seventeenth-Century England », in Dominic Baker-Smith & C. C. Barfoot (éds.), *Between Dream and Nature : Essays on Utopia and Dystopia*, Amsterdam, Rodopi, 1987, p. 20.
4. Voir W. H. G. Armytage, *Heavens Bellow : Utopian Experiments in England 1560-1960*, London, Routledge & Kegan Paul, 1961, p. 4-5 ; Ronald Knowles, *Gulliver's Travels : The Politics of Satire*, New York, Twayne Publishers, 1996, p. 25.
5. *Apud* Frank Raymond Leavis, *The common pursuit*, London, Hogarth Press, 1984, p. 439.
6. Voir Corin Braga, *Le Paradis interdit au Moyen Âge*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 269 sqq.
7. Jonathan Swift, *Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines*, in *Voyages aux pays de nulle part*, Paris, Robert Laffont, 1990, p. 901.
8. Voir W. D. Taylor, *Jonathan Swift : A critical essay*, London, Peter Davies, 1933.
9. Swift, p. 904-905.
10. *Ibid.*, p. 906.
11. Myriam Philibert, *Mort et Immortalité*, Paris, Rocher, 2002, p. 29 et passim.
12. Sur les Struldbruggs, voir les textes de John Boyle, J. Leeds Barroll, Rosalind Allend Barker, Roberta Sarfatt Borkatt, Françoise Lapraz, Robert P. Fitzgerald, in Clive T. Probyn, *The Art of Jonathan Swift*, Plymouth & London, Vision Press, 1978.

13. Swift, p. 909-910.
14. Paul-Gabriel Boucé, « Death in *Gulliver's Travels* : The Struldbruggs Revisited », in Rudolf Freiburg, Arno Löffler & Wolfgang Zach (éds.), *Swift : The Enigmatic Dean, Festschrift for Hermann Josef Real*, Tübingen, Stauffenburg Verlag, 1998, p. 12.
15. Swift, p. 914.
16. *Ibid.*, p. 954, 921.
17. Gaspar Schott, *Physica curiosa*, Herbipoli, Sumptibus Johannis Andreae Endteri & Wolffgangi Jun. Haeredum, Excudebat Jobus Hertz Typographus Herbipol, Anno M.DC.LXII [1662], p. 851 sqq.
18. *Ibid.*, p. 895.
19. Swift, p. 921.
20. *Ibid.*, p. 958.
21. *Ibid.*, p. 922.
22. Pour Jonathan Swift et les études coloniales : Charles H. Hinnant, *Purity and defilement in Gulliver's travels*, New York, St. Martin's Press, 1987, p. 100-101 ; Laura Brown, « Reading Race and Gender : Jonathan Swift », *Eighteenth-Century Studies*, 23, n° 4, 1990, p. 425-443.
23. Swift, p. 943.
24. *Ibid.*, p. 940.
25. *Ibid.*, p. 947.
26. R. C. Elliott, *The Power of Satire : Magic, Ritual, Art*, Princeton, Princeton University Press, 1960, p. 219.
27. Swift, p. 948.
28. Hinnant, p. 81.
29. Swift, p. 951.
30. *Ibid.*, p. 935.
31. *Ibid.*, p. 949.
32. Le syntagme « vision excrémentielle » a été introduit par John Middleton Murry, *Jonathan Swift : A critical biography*, et repris par Norman Oliver Brown, *Life against Death : The psychoanalytical meaning of history*.
33. Psychanalyses de Swift : Sandor Ferenczi, « Gulliver Phantasies », *International Journal of Psychoanalysis*, IX, 1928, p. 283-300 ; Benjamin Karpman, « Neurotic Traits of Jonathan Swift as Revealed by *Gulliver's Travels* : A Minor Contribution to the Problem of Psychosexual Infantilism and Coprophilia », *Psychoanalytic Review*, XXIX, 1942, p. 26-45, 165-184. Voir aussi les études réunies in Ernest Tuveson (éd.), *Millennium and Utopia : A Study in the Background of the Idea of Progress*, New York, Evanston & London, Harper & Row, 1964. Ces approches ont été critiquées par Milton Voigt, *Swift and the Twentieth Century*, Detroit, Wayne State University Press, 1964, parce qu'elles confondent auteur et personnage et l'œuvre littéraire avec les symptômes névrotiques. La démarche la plus flexible et compréhensive est celle de Phyllis Greenacre, *Swift and Carroll : A Psychoanalytic Study of Two Lives*, New York, International Universities Press, 1955, qui parle de l'éducation excrétoire excessive exercée sur Swift par sa none, de la fixation anale et de la confusion sexuelle, p. 107-109, 114-1
34. Jae Num Lee, *Swift and Scatological Satire*, Albuquerque, University of New Mexico Press, 1971, p. 97-122-123.

35. Voir Roland Mushat Frye, « Swift's Yahoo and the Christian Symbols for Sin », *Journal of the History of Ideas*, XV, 1954, p. 201-217.
36. *Apud* Leavis.
37. *Apud* Elliott, p. 219.
38. Jean-Michel Racault, *Nulle part et ses environs. Voyages aux confins de l'utopie littéraire classique (1657-1802)*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003, p. 208.
39. Antoine de La Sale, par exemple, présentait les « bouches de l'enfer » d'Europe (la cave de saint Patrick, le paradis souterrain de la « reine Sibylle », les grottes à magie), comme l'anus du grand organisme de la terre. Voir Corin Braga, « Psihogeografia », in *De la arhetip la anarhetip*, Iași, Polirom, 2006, p. 85-86.

### **Abstract**

#### Fallen Humankind: Jonathan Swift and the Yahoos

The study starts from the premise that Jonathan Swift wrote *Gulliver's Travels* as an anti-utopia that challenges the optimism of the utopianists and of the millenarian sects of his time. While the authors of fantastic voyages and of utopian accounts imagined exotic places and ideal societies in which people were capable of taming nature and could build perfect cities using only human intelligence and ingenuity, Swift and other authors connected to the ecclesiastical establishment saw such hopes as a form of Pelagian heresy, ascribing too much importance to human will and nature and disregarding the redemptive role of Christ's martyrdom and of the Church. The fantastic creatures met by Gulliver are just as many condemnations of the heterodox ideals concerning the immortality of the soul and of the body, or man's creative powers. The Yahoos are but a cruel metaphor for the fallen human condition, flesh and excrement prevailing over spirit and reason.

### **Keywords**

Jonathan Swift, *Gulliver's Travels*, anti-utopia, Yahoos, original sin, monstrosity, excrements